le Canari

PETITS CONTES D'ANIMAUX

PAR **LOUIS DELATTRE**

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

"OFFICE de PUBLICITÉ"
SOC. COOP.
36 r. Neuve.
BRUXELLES

Xhardez

Louis DELATTRE — le Canari — Office de Publicité Bruxelles
760

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

ML. A 760

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

LE CANARI

MÊME ÉDITEUR, DU MÊME AUTEUR :

LE ROMAN DU CHIEN ET DE L'ENFANT. Éd. Ill. Office de Publicité, Bruxelles.

LE PAYS WALLON. Édition illustrée. Office de Publicité, Bruxelles, 1911.

LES PETITS CONTES EN SABOTS. (Ill. de G. Lebacq.) Office de Publicité, Bruxelles, 1911.

LE JARDIN DU DOCTEUR. Office de Publicité, Bruxelles.

LE TRÉSOR DE LA FRUITIÈRE ET L'ART DE MANGER. Office de Publicité, Bruxelles.

DU COTÉ DE L'OMBRE. Carnets d'un médecin de prison (Grand Prix du Gouvernement). Office de Publicité. Bruxelles, 1925.

BICHETTE. Contes grotesques et sérieux. Office de Publicité. Bruxelles, 1926.

LE FIL D'OR. Office de Publicité, Bruxelles.

VERS LUISANTS. Office de Publicité, Bruxelles.

LES PIEDS NUS. Office de Publicité, Bruxelles.

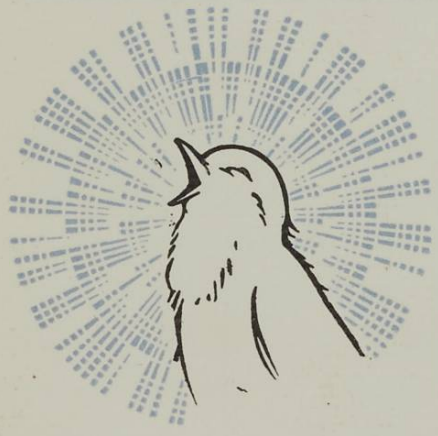
LA PIRPORELLE (illustré). Office de Publicité.

CATHERINETTE, reine des Nutons (illustré). Office de Publicité, Bruxelles.

LOUIS DELATTRE
Membre de l'Académie Royale de Belgique

LE CANARI

petits contes d'animaux



OFFICE DE PUBLICITÉ
BRUXELLES

A mes chers enfants,
France et Pierre-André.

I

Le Canari

Le Bon Dieu était assis dans un coin de son atelier sous le toit du ciel.

Accoudé à sa table, le menton dans une main, il passait les doigts de l'autre dans sa grande barbe blanche en examinant rêveusement le plan de la création du monde qu'il préparait depuis si longtemps; non pas un dessin ordinaire fait de ronds et de lignes enchevêtrées sur le papier comme en tracent les architectes, mais une réduction parfaite des choses comme pouvait seul l'établir un aussi parfait ouvrier.

Sous une voûte d'émail bleu cloutée d'étoiles

en diamant, apparaissait la face ronde du soleil dans ses cheveux d'or rayonnant, avec les planètes aux distances voulues, taillées toutes dans des pierres fines de couleurs différentes entre lesquelles notre globe, sous l'aspect d'une belle émeraude, verdoyait près d'une perle fine du plus doux éclat qui figurait la lune.

Sortant de sa rêverie, subitement le Bon Dieu abaissa la main qui jouait dans sa barbe, remua une manivelle, et le mécanisme se mit en branle.

La terre tournoyant sur elle-même tout en circulant autour du soleil, traçait un sillage phosphorescent, où paraissait et disparaissait la lune comme une luciole dans la nuit d'août.

Le spectacle était vraiment beau et le Bon Dieu souriait déjà à son œuvre, quand tout à coup ses sourcils se contractèrent sur sa face auguste.

Tendant cette oreille qui perçoit le bruit du brin d'herbe qui pousse, il distinguait dans

le rouage un froissement plus léger sans doute que celui de deux paupières qui se ferment, mais où la toute-puissance de son entendement divin reconnaissait la réalité cachée.

« Quoi ? s'écria-t-il, est-ce la terre qui grince sur son axe ? Mais non ?... Ce sont des pleurs, des gémissements, des imprécations. Cependant, mon plan est bon, mes calculs sans fautes. Pas de force perdue ; la plus stricte économie de moyens ; le maximum de résultats... Ce devrait être la joie complète ! Alors pourquoi cette tristesse ? Voyons, peut-être n'y faut-il qu'un peu d'huile ? »

Et ce disant, l'Auteur, de sa burette au fin bec, faisait couler l'huile au long de l'axe transperçant l'émeraude verdoyante.

Cependant, à mesure que le mécanisme accélérait sa course, une plainte montait de la terre, plus lugubre, mêlée du ricanement de la tempête, du fracas de la foudre, du miaulement de la bête fauve.

« Holà ? Est-ce que je deviendrais vieux ?

se demandait l'architecte déconcerté. Me suis-je trompé ? Pourquoi cette confusion ? »

En prononçant ces paroles, le Bon Dieu laissa tomber sa tête dans ses mains. De la pensée, il revoyait ses plans, débattait, discutait avec lui-même, quand une toute petite voix se fit entendre doucement, doucement près de son oreille.

« Excusez, Bon Dieu, disait-elle, excusez! Si vous vouliez bien y consentir, Bon Dieu, je pourrais peut-être vous aider. J'ai une idée... »

Le Bon Dieu surpris tourna la tête vers le pépiement indiscret. Perché sur le dossier du fauteuil éternel, un oiselet gros comme le doigt, emplumé de gris et de verdâtre, dévisageait sans la moindre peur la face auguste, d'un coin puis de l'autre de ses petits yeux brillants.

« Eh quoi, c'est toi qui viens à mon secours ? s'exclama le Bon Dieu en souriant. Que voilà donc un gentil petit oiseau!

— Toujours de bonne humeur et tout à votre service, Père éternel! »

Or, chose inattendue, dans le grand cabinet d'études, c'était la dernière fantaisie du Bon Dieu, une de ces menues poésies vivantes où le Poète avait jeté un éclair de son âme, et qu'il laissait papillonner dans la nature encore un peu en désordre. Et cela parlait à son Créateur... Mais Dieu était paternel.

« Quelle est donc cette idée, mon petit? demanda-t-il à l'oiseau.

— Rien de plus simple. Recommencez, s'il vous plaît, à tourner la manivelle de la machine du monde et laissez-moi faire de mon côté.

— Eh bien, celle-là, fit le Seigneur en hochant la tête et souriant de la naïve suffisance de la bestiole, celle-là est bonne! »

Cependant, avec docilité, voilà le Bon Dieu obéissant qui ébranle à nouveau le remontoir; et voilà la création de reprendre son mouvement. Et là-dessus, doucement le petit oiseau se met à chanter... Il chante, il s'anime, il

s'évertue. Il chante de toute sa force, de tout son cœur. C'est une pluie de perles qui tombe de son gosier; le cristal de l'eau qui gougloute en riant; le chant d'une troupe d'enfants dans la prairie. Clarté, gaieté, innocence...

« Par mon Saint-Nom! s'écrie le Bon Dieu tournant toujours la manivelle, regarde donc maintenant la terre verte, mon petit... Vois-y le forgeron, la poitrine nue au feu, et qui n'écoute plus que ton chant en forgeant son fer... Vois le tailleur qui tire son fil, la mère qui balance le berceau, la vieille qui tricote dans sa cuisine, le prisonnier dans son cachot; comme ils tendent tous l'oreille à ton chant!

» Ah! la délicate merveille! Que je t'ai donc faite puissante sous ton aspect chétif!... Vraiment, tu allumes du soleil dans tous les yeux; tu ouvres les cœurs les plus secrets qui se tenaient fermés.

» Certes, la création qui va sortir de mes mains sera belle, mais c'est le chant seulement qui la rendra habitable aux hommes.

» Aussi je veux que tu demeures toujours allègre et tendre comme tu es en ce moment, et je te nomme : *canari.*

» Que ton plumage prenne désormais la couleur jaune de la lumière qui resplendit pour que partout où tu seras, grenier, palais ou cabane, il y ait un morceau de mon soleil et une voix joyeuse.

» Par tes chansons sur cette Terre où les hommes travaillent pour le pain, tu récréeras les heures les plus sombres. Tu porteras la poésie chez les pauvres gens. Tu ouvriras la prison des âmes captives et des cœurs sacrifiés.

» Pour moi, je veux conserver le souvenir de ce beau jour où nous avons travaillé de concert, moi le Père, toi l'oiselet, au Grand'-Œuvre qui m'accablait.

» Et puisque, grâce à ta voix, le monde va éclore gai et vivace à la lumière, je graverai au burin, sur la plaque d'or de mon plan, les trois plus beaux mots de la langue des hommes : *Qui chante, prie.* »

— Qui ne chante qu'une chanson, il n'aura qu'un denier, disait mon grand-père.

— Tel chante qui ne rit pas, répondait ma mère-grand.

II

La Souris et le Pois sec

Au bout du village, s'étend un grand jardin entouré d'une haie au-dessus de laquelle on aperçoit les hautes perches plantées en terre pour cultiver les pois et les haricots.

Dans le grand jardin vert, une petite maison blanchie à la chaux.

Dans la maison, une chambre tout embaumée de l'odeur joyeuse du café qui filtre goutte à goutte dans le marabout sur le poêle.

Dans la chambre, un coin étroit, sombre et secret, entre la caisse de l'horloge (tic-tac-tic-tac-tic-tac) et l'armoire où l'on serre le pain, le beurre, le sucre gris et le sel fin, un coin se cache dans l'ombre.

Ah! Dans le petit coin obscur et frais, justement il y a une petite, petite souris; une jeunette sourisette menue et veloureuse comme un chaton de saule. Entre ses pattes à manchettes blanches et ses doigts roses, déliés comme des bouts de fil, elle tient un pois sec qui a roulé des mains de la ménagère au moment où elle jetait, à la marmite, les légumes de la soupe.

Ravie de l'aubaine, dans le silence de la chambre et la paix de la maison déserte, la souris va porter la dent sur sa trouvaille quand le pois sec s'écrie:

« Ho! Ho! Petite, petite souris grise, jolie petite souris au poil de velours, de grâce, de grâce, ne me mange pas!... Bien certainement, tu es la plus jolie petite souris grise qu'on ait jamais vue. Mais que penses-tu pouvoir faire de moi?... Qu'est-ce pour toi, qu'un pois de ma taille? Rien, moins que rien, je t'assure, ô la plus mignonne des petites souris! »

La souris d'abord est très surprise d'entendre

un pois sec lui parler entre les pattes et presque sous le dent. Elle fait fftt! en éternuant de surprise et de peur. Mais enfin elle n'a jamais goûté si gracieux compliment. Elle fait donc comme si elle n'avait pas compris et s'écrie:

« Que dis-tu, pois sec ?

— Je dis, jolie petite souris de velours, que je me sens indigne de remplir, moi dur et indigeste légume de l'an passé, un estomac aussi délicat que le tien. Je te supplie, gentille petite souris, de ne te point faire de mal. Je te conjure de ne pas gâter ta santé, peut-être pour toujours, en me croquant.

— Ouais ? Et si j'ai faim, moi ? demande la souris.

— Bast! Il y a tant d'autres choses à manger dans cette chambre, répond le pois, en haussant les épaules d'un air innocent.

— Hé hé! Pas tant que cela! répond la sourisette. La ménagère de la maison est soigneuse. Je te défie de trouver, à la ronde, la moindre croûte de pain, le plus petit bout de fromage

ou de couenne où je puisse atteindre. La vie est si chère! Regarde à quelle hauteur prodigieuse pend le morceau de lard au plafond. Lui non plus n'est pas pour moi! Petit pois, petit pois, tu vois bien que je dois te manger malgré moi.

— De grâce, n'en fais rien encore. J'ai une grande nouvelle à t'apprendre. Ecoute. J'ai fait tantôt une découverte. Va voir, sous l'escalier, le joli morceau de couenne qui t'attend! C'est le maître de la maison qui l'a jeté là, ce matin, après en avoir graissé ses bottes, je l'ai vu. Et quelle odeur! Ah! si j'avais des dents, je me sens, pour la couenne de lard, une véritable passion!

— Tu me mets l'eau à la bouche, petit pois! Mais au moins, dis-tu vrai? Cet homme mange-t-il réellement du lard par ses souliers comme tu prétends l'avoir vu?

— Que le charençon me transperce, que la teigne me ronge, que la bruche me vide si je mens, sourisette!... s'écrie le pois. Avec ce que

le fermier a laissé de ce comestible de choix et qui se trouve à présent sous les montées, je te jure que tu feras le plus exquis repas de ta vie, si tu m'en crois.

— Eh bien j'y vais donc voir, répond la souris alléchée.

— Tu ne le regretteras pas, je le garantis.

— Après tout, les hommes sont si étranges dans leurs habitudes, que le maître peut bien avoir eu l'idée de caresser les bottes avec le lard qu'adorent les souris. Ah! si je trouvais le fin morceau... Courons! »

Laissant donc tomber le pois sec qui roule au loin sur les dalles polies, la petite souris, trottant menu sur ses fins pieds roses, flairant par-ci, flairant par-là, s'en va en quête du festin promis.

Elle traverse heureusement la chambre déserte, passe avec délice sous le poêle qui répand dans l'ombre une chaleur confortable et arrive dans le coin où, sous les marches de l'escalier grimpant à l'étage, les gens d'ici

serrent leurs chaussures parmi les brosses à cirage et les ficelles à plates-bandes du jardin enroulées sur les piquets crottés encore de terre noire.

A l'instant, rien qu'au fumet qu'il répand à la ronde, elle découvre le morceau de lard. Le pois n'a pas menti. Une souris aveugle aurait trouvé la friandise.

Vite, à table!

La nôtre s'en donne à pleines dents, grattant rongeant, croquant; et pour faire passer la soif que lui cause la salaison, faute d'eau, elle gratte, ronge et croque de nouveau. Elle est bientôt ronde comme une cosse et son ventre gonflé à craquer, touche le sol, qu'elle mange encore.

Enfin, tout en se promettant d'y revenir au plus tôt, elle dépose sa fourchette et roule sa serviette de petite souris.

Au surplus, quelqu'un vient de pénétrer dans la chambre. Alerte!... Des bruits de paroles retentissent, des pas secouent la maison; le

gîte n'est plus sûr. Il faut retrouver le trou là-bas, derrière la caisse de l'horloge.

Alourdie de mangeaille mais preste encore, la souris déjà a gagné l'autre bout de la pièce. Elle touche au but quand le petit garçon de la maison qui est en train de jouer, l'aperçoit trottinant et se met à crier :

« Une souris! Une souris! »

C'est un jeune paysan qui n'a pas peur des bêtes comme les enfants de la ville. Il s'élance donc pour barrer le passage à celle-ci et l'écraser. L'ombre du bourreau passe devant les yeux de la bestiole. Elle se croit perdue et pousse un cri de désespoir perçant comme une pointe d'aiguille...

Patatras! L'enfant, en courant, vient de poser le pied sur le pois sec qui se trouvait justement sur son chemin. Le garçonnet a roulé par terre à grand fracas, de tout son long, et la souris est sauvée.

Et c'est grâce au pois sec qu'elle a tantôt épargné.

Dans son trou, bien à l'abri, longtemps, elle pense à son ami. De tout son cœur, elle désire lui exprimer sa reconnaissance et sa joie.

Hélas! elle ne doit plus le revoir.

Pressé sous la semelle de l'enfant comme par un ressort, le pois lancé avec force a franchi la porte ouverte. Il a rebondi jusque dans le jardin, dans la terre molle qui vient d'être bêchée. Là, humecté par l'eau des pluies, réchauffé par le soleil, peu à peu il a germé. Ses blanches radicelles se sont enfoncées dans la terre; vers le ciel, toujours plus haut se sont levées ses mains vertes en forme de vrilles déliées.

Il a grandi. Trouvant un jour sur son chemin, une belle perche fichée dans le sol, avec confiance il l'a saisie et s'est attachée à elle. Tendrement enroulé sur sa fidèle amie, il a monté, monté tout en fleurissant le bois mort de sa vie délicate.

Longtemps, béni sans doute par le bon Dieu des fèves et des pois, il a dominé tout le jardin,

et ses touffes de fleurs semblent une troupe de papillons devenus sages ou fatigués d'être capricieux.

Ainsi grâce à la petite souris qu'il avait sauvée, durant un été (ce qui fait tout l'espoir d'un pois) il vécut lui-même la plus belle vie de petit pois qu'un petit pois puisse vivre dans le jardin d'une maisonnette blanchie à la chaux, au bout d'un village.

— Où y a pain, y a souris, disait mon grand-père.

— Jamais on n'a vu, jamais on ne verra un nid de souris dans l'oreille d'un chat, répondait ma mère-grand.

III

Les petits Poux

Petite Bébelle qui a cinq ans, est venue chez sa mère-grand au village, passer les mois de la belle saison dans la maisonnette de pierre bleue adossée au chœur de l'église. Elle est au paradis et d'ailleurs ne se fait point faute d'y mettre tout le monde à ses côtés.

La voilà camarade du gamin du cloutier, le petit Pierrot aux joues rouges ; et le béat dont la bouche est fendue aussi large qu'un potiron, se laisse faire. Avec une avidité indolente, il s'assied dès que Bébelle l'approche et engouffre les friandises dont elle le gorge. Or, comme la grand'mère tient une boutique aux parfums

variés de savon vert et de cassonnade, il y a des fuites entre les bocaux et les bouches des petits villageois.

Ayant aujourd'hui reçu, au dessert, une belle orange, Bébelle dont le cœur est ingénieux, y a piqué dans la peau (de l'orange, diantre!) des morceaux de sucre. Elle va l'offrir à Pierrot et lui dit :

« Pierrot, puisque tu es mon ami, sais-tu quoi ?... Nous allons nous marier! »

Le gamin suce le jus délicat du fruit d'or, et ses yeux consentent. Bébelle continue :

« Nous allons nous marier. Voici déjà mon voile blanc. Tu crois que c'est un morceau de rideau de tulle ? Tu te trompes, c'est de la mousseline la plus fine. Je vais le poser sur ma tête. Pour aujourd'hui, je me passerai de couronne, mais j'ai de la craie pour me faire des souliers blancs... Toi, tu es bien comme ça. Les hommes ne doivent pas être fades. Non, non, pas tous ces miroirs, ces parfums, ces petits pots... Je suis de mon avis, moi ; tu com-

prends ?... Tu as fini l'orange ? Conserve la pelure dans ta poche. C'est très bon l'écorce d'orange par petits morceaux. Puis, vois-tu, on les écrase entre les doigts, devant les yeux, ainsi. Cela fait pleurer et donne un beau regard. Pierrot, tu es un paysan, tu ne sais rien et cependant tu n'es jamais étonné de ce que je te dis ? Allons, je t'aime tout de même! Les maris ne doivent pas être trop malins... Y es-tu ? Nous allons, chez M. le curé, demander qu'il nous marie. N'aie pas peur, je le connais. Je l'entends jouer de la flûte, dans son jardin, le soir, pendant que nous soupons chez grand'-maman... Viens, je te dis! Pour l'amour de Dieu, ne marche pas avec tes pieds si fort en dedans. Je ne permets pas, entends-tu, je ne permets pas que les autres dames puissent prétendre que mon mari a les pieds en parenthèses... Pierrot, mon ami, que tu as donc l'air godiche! Viens, que je t'embrasse. Attends, je relèverai mon voile! A présent, retombe-t-il gracieusement derrière moi ?...

De la vraie valenciennes, ma chère... Un héritage... »

Bébelle parle, parle. Sans arrêt, elle adresse, à une foule invisible qui l'entoure, remercîments, questions, compliments. A droite, à gauche, elle sourit en se rengorgeant et salue avec des révérences. Bébelle n'est jamais seule ; le monde entier est à ses côtés qui la câline.

Le couple, bras dessus, bras dessous, touche à la cure. Pierrot n'osant y sonner, c'est la fillette qui monte sur la borne du seuil, bondit en l'air et rattrape au vol le cordon qu'elle tire ainsi de tout son poids. Elle ne ferait pas plus de bruit si elle avait à annoncer ici que le feu est à la cheminée...

M. le curé en sabots vient ouvrir. Il tient son bréviaire à la main, dans les plis de son mouchoir à carreaux bleus. Ses bésicles remontées sur son front, il demande quoi ? étonné de ne trouver que ce petit monde à la porte après tout ce fracas, et cherchant des yeux quelque villageois plus important par dessus leur tête.

« Eh bien, Monsieur le curé, nous venons nous marier, annonce Bébelle sans vergogne. C'est Pierrot le mari, et moi la dame. »

Notre curé est justement d'avis qu'il faut caser les filles avant qu'il soit trop tard. On le lui a maintes fois entendu prêcher en chaire.

« Bravo! » s'écrie-t-il. « Par saint Christophe, voilà une chose qui me réjouit, Mademoiselle Bébelle! Entrez avec moi, mes enfants, ce sera tôt fait. »

Il va à l'armoire de sa cuisine, M. le curé; tire, d'une boîte, deux pommes figottées, les tend aux fiancés et leur dit:

« C'est pour manger. A présent, vous êtes mariés. Récitez bien vos prières tous les soirs et obéissez à vos parents... Au revoir, mes enfants! »

Les époux s'en vont. Pierrot en est bientôt à croquer la pomme tapée de Bébelle qui la lui sacrifie ainsi qu'à l'ordinaire, étant pour le moment tout entière à ses projets de mariage.

Est-ce qu'on a le temps de manger quand on est nouvellement en ménage ? C'est ceci à clouer ; c'est cela à raccommoder. Et les roulettes de stores, les contributions, les cuirs de robinet! Vous croyez que ce n'est rien ? Bébelle en oublie jusqu'à sa parure. A pas pressés, par l'allée de derrière, elle entraîne son mari dans la cour de sa mère-grand.

Car Bébelle a une idée qu'elle veut exécuter à l'instant. Armée de la brosse à long manche, avec des cris étouffés, elle fait sortir les poules du poulailler. Que celles venues au nid pour leur œuf de quatre heures, le remettent à plus tard, car elles doivent filer. Corbeilles et perchoirs, Bébelle a tout jeté par terre. A coups de balai, elle pousse dehors le tas de crottes blanches. Personne de la maisonnée n'a encore rien vu, rien entendu du manège que Bébelle est déjà chez elle, Pierrot installé et la porte refermée sur le jeune ménage.

Quelle jolie maison! Un toit avec des fentes par où l'on voit le ciel, un plancher, une porte

munie d'une baiette en guise de fenêtre, des murs, des coins. Quelle jolie maison!

« Quand le propriétaire viendra », médite Bébelle à haute voix, « nous lui demanderons d'ajouter deux ou trois étages à la maison, un jardin avec un jet d'eau, un étang plein de poissons et l'électricité partout. Les propriétaires, vois-tu, mon chéri, il faut les secouer, les harceler, leur demander le bras pour avoir le petit doigt. »

Cependant Pierrot ne sonne mot; Pierrot se gratte. Assis dans un angle de la nouvelle habitation, il est fiévreusement occupé à atteindre, de ses dix ongles, les parties les plus difficilement accessibles de la peau de son corps. Ses mains courent pour être sur lui partout à la fois. Hélas! elles n'y parviennent pas et Pierrot grince des dents, rue, s'empoigne à même sa jaquette, se secoue comme une bouteille de jus de réglisse.

Mais Bébelle a peu de temps de reste pour s'en inquiéter. Il lui faut ranger, dans sa

demeure, ce qui représente le lit, la table, les chaises et les armoires. Sa petite personne lui démange aussi; ses mains étant occupées ailleurs, elle se soulage en se râclant du pied et en se remuant comme un chien qui sort de l'eau. Il y a tant de besogne ici!

Elle prend enfin pitié de Pierrot qui trépigne et mugit. Avec décision elle le couche à quatre pattes; et le saisissant par la veste en plein dos, à deux poings elle le frotte et l'étrille. Tel un jeune veau, il mugit d'aise et à quatre pattes sur ses mains et ses genoux, il se tord, s'enlève et cabriole pour aider à celle qui le pétrit.

Quand subitement la folie s'empare de la ménagère. Elle bondit dehors abandonnant Pierrot, et aussi rapide que si toutes les souris du grenier étaient à ses jupes, elle se précipite dans la maison, se roule sur le carreau, aux pieds de la bonne vieille maman épouvantée.

« Grand'mère, oh! gratte-moi, gratte-moi, pour l'amour de Dieu, grand'mère!... Ici, là,

partout, plus fort, plus fort, grand'mère, grand'mère, plus fort, te dis-je!... Oh!... »

Il a fallu déshabiller Bébelle pour venir à bout de la myriade de jolis petits poux de poules dorés qui la couvraient comme de taches de rousseur. On l'a plongée dans le tonneau à lessive; et grand'mère, ses lunettes sur le nez, les manches du caraco retroussées sur ses bras maigres, l'enduit de savon vert, les yeux fixes, serrant la bouche de toutes ses forces.

Enfin nettoyée, Bébelle court au préau. Par la fenêtre, Bébelle voit dans la maison du forgeron, Pierrot baignant au cuvier et que sa mère épouille en ronchonnant. Le visage plus rouge et plus rond que jamais, il tient des deux mains le bord glissant du bassin de bois, pour résister à la frottée.

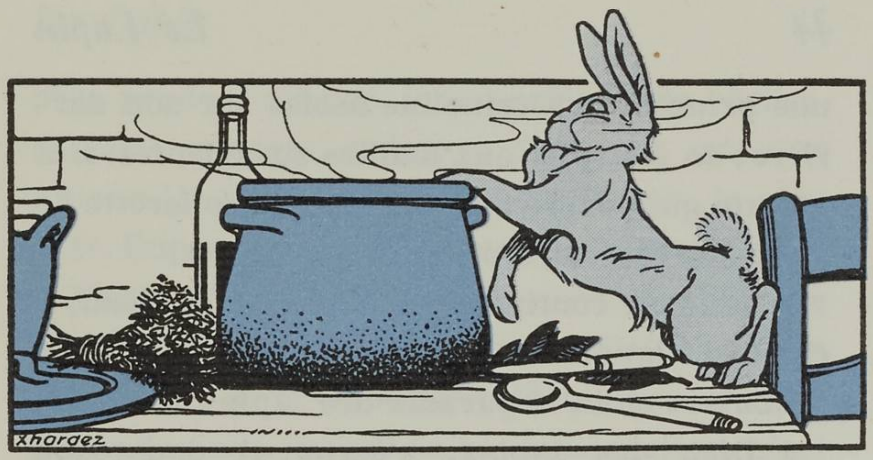
Et Bébelle, le nez écrasé à la vitre, contemplant, sur Pierrot abasourdi, les suites du mariage, tend déjà en son esprit de nouveaux pièges à l'innocent.

— Mariage demande ménage, disait mon grand-père.

— Qui vient de poule doit gratter, disait ma mère-grand.

IV

Le Lapin



Un lapin dans la fleur de l'âge et qui avait vécu jusque-là à la lisière d'un petit bois dominant le village, se décida à aller voir, de par le monde, si ce que disaient les gazettes était vrai, et notamment si la vie était devenue chose libre et assurée pour tous.

C'est ainsi que par un beau matin d'été, le Rousseau descendu de la colline folâtrait dans un potager.

A petits bonds, oreille de çà, oreille de là comme un bonnet posé de travers, il allait du chou vert étincelant de rosée nocturne, à la tendre laitue tournée sur elle-même comme

une princesse en crinoline assise sur son derrière ; du pourpier aux feuilles succulentes, à la carotte qui pousse hors de terre la collerette de sa racine couleur d'or pour se glorifier.

C'était un continuel régal et le Rousseau, à chaque friandise nouvelle, se félicitait d'avoir découvert enfin le paradis des lapins.

« Dieu des lapins, s'écriait-il dans son enthousiasme... » quand un cri terrible, un cri sinistre, un cri d'assassinat retentit à quelques pas de lui.

Dans son effroi, il fit, à travers les rames de haricots voisines, une série de bonds qu'il n'aurait jamais cru possibles à ses jarrets. Tant il est vrai que, dans le monde des lapins, la nécessité est le vrai ressort du saut en hauteur et, autant que dans le nôtre, mère du génie.

Enfin il s'arrête et reprenant son sang-froid s'aperçoit qu'il est au seuil d'une pauvre remise bien délabrée, au fond d'une arrière-cour. A tout hasard, vaille que vaille, à la grâce de Dieu, il y pénètre. La nuit est venue. Dans le

plus prudent silence, il se faufile entre bêches, rateaux, piquets, pelotons de ficelle terreuse amoncelés sur le sol et atteint le coin le plus noir. Enfin, il ose jeter les regards autour de lui.

Triste rencontre! Le Rousseau se trouve blotti sous une caisse malpropre d'où s'égoutte le liquide d'un fumier. Ainsi donc, fuyant sa lande dans un but de haute éducation, c'est dans un malodorant clapier qu'il trouve refuge pour sa première nuit.

« Quoi ? » se dit-il, « le monde que je me figurais si vaste, ne serait-il qu'un petit rond ? Le fait est que me revoilà bien tôt revenu à mon trou de départ; et les crottes natales que j'évitais à gauche m'ont rattrapé par la droite en quelques heures. Il est vrai, j'ai eu parmi les fleurs quelques bouffées de cet air doux et parfumé dont parlent, dans leurs vers, les poètes lapins... Comme un héros de roman, j'ai bu la rosée au creux de la feuille du chou... Mais, tout de même, en vérité, oh sapristi! ce n'est pas pour un déjeuner au jardin que j'ai

abandonné ma famille aux champs ?... Allons Rousseau, du courage!... Haut le pied!... Achevons notre exploration!... Il nous faut en avoir le cœur net et, une fois pour toutes, décider en connaissance de cause de la grandeur du monde. Notre honneur est à ce prix. »

Cependant les ombres du dehors peu à peu se désagrègent et s'effilochent comme si elles tombaient des arbres pour se perdre à terre. Le jour grisonne puis blanchit à la fente de la porte. Dans la maison proche, commencent les allées et venues des sabots et, de minute en minute, va croissant le vacarme des seaux et des brosses. Tout-à-coup, c'est le monde invisible et puissant des odeurs alimentaires qui se lève: effluves embaumés du café chaud qui filtre, du pain qu'on tranche, du beurre qui grésille, de lard qui fristouille, et plus pénétrant que tous les autres, arôme de l'oignon qui brunit. Et ces savoureux principes des choses comestibles, en se déployant comme de larges nappes au vent, vont faire au loin

frissonner de désir les estomacs vides du monde qui s'éveille.

Or, l'oreille attentive, le nez en mouvement, la patte frémissante, le Rousseau perçoit tout-à-coup avec une émotion extraordinaire, au milieu de ce concert odorant, une bouffée particulière, quelque chose de délicat et d'inquiétant. Il bondit sur ses pieds.

« Qu'est-ce que cela ? » s'écrie-t-il.

Du coup, le désir frénétique de savoir l'emporte sur sa prudence. Le nez à terre, rampant sur le ventre, il se met en mouvement, traverse la courette pavée de briques rouges et atteint le seuil d'une chambre débordante d'un air chaud et savoureux. C'est la cuisine. Il entre. Personne. La maîtresse du lieu vient de s'arracher à sa besogne, et tout montre les traces encore fraîches de ses mains diligentes et vigoureuses.

Et Rousseau, le curieux Rousseau qui voulait voir, subitement levant les yeux, aperçoit au-dessus de lui, se balançant, pendue à un

crochet, une effigie bizarre, la forme inconnue d'une bête à l'envers, qui se serait emplie de foin du côté du poil, et dont le côté chair de la peau apparaît nu, humide et sanglant.

Affolé le Rousseau bondit sur une chaise et, de là, sur la table. Dans une casserole au couvercle levé que la cuisinière doit avoir retirée du feu pour le temps de son absence, il distingue quoi ?

Baignant dans un capiteux mélange de vin et de vinaigre, de pruneaux et de raisins, de thym, d'oignons émincés et de dés de lard, un frère inconnu, un lapin écorché, les orbites vides, les dents allongées, les muscles dénudés et saillant, d'une maigreur terrifiante, informe et cependant visiblement lapin, lapin mort, lapin martyr, horreur! un frère...

Eperdu, fuyant ce tombeau épicé de sa race, à corps perdu, le Rousseau s'élance dehors, franchit cour et potager. Tout, tout plutôt que cet horrible spectacle du sommeil éternel en gibelotte. A travers chemins, haies et prairies

il galope, et ne s'arrête qu'au milieu des ronces du petit bois natal...

* * *

Cependant le Rousseau ne vit plus. Depuis son escapade, le souvenir de ce qu'il a découvert du destin des lapins chez les hommes, l'agite jour et nuit.

Ah! Ce cri effrayant qui lui a tout d'abord troublé son voyage et fait prendre la fuite; ce suprême appel du malheureux qu'un coup de poing dans la nuque assassinait, la tête en bas!... Puis cette caisse puante, la maison du martyre sans doute, sous laquelle il a passé la nuit; cette peau retournée et sanglante, bourrée de foin et qui se balançait au seuil de la chambre chaude!... Enfin, cette casserole infernale où frémissait, dans la sauce, la chair sans forme ni couleur lapines d'un frère qui n'était plus que substance pour cuillères et fourchettes!... Le Rousseau en demeure malade jusqu'au fond des entrailles.

« Hélas, je l'ai bien vu, répète-t-il. C'est le complot du monde entier contre la race des lapins. Avec les hommes chasseurs et cuisiniers, les petits oignons même sont contre nous! Malheur! Je ne puis plus m'approcher d'un carré d'échalottes sans me sentir rissoler... Le thym, ce cousin du serpolet que je croyais créé pour notre délectation héréditaire, le thym ne fleurit plus que pour nous assaisonner ?... Et, vous pruneaux, est-il possible, vous enfants de ces pruniers dont la vue au printemps nous enivre, que ce n'est que pour nos tombeaux que vous mûrissez ? Il n'y a donc ici-bas qu'ennemis des lapins ?... Fi!... Pour moi, désormais, tout a un goût de casserole... »

Et pendant que le Rousseau se répand en ces plaintes amères, son petit museau fendu de s'allonger encore, inquiet de capter dans l'air les odeurs menaçantes... Et ses belles oreilles, douces et mobiles, de se tendre pour saisir le moindre bruit de la feuille, le moindre

soupir du vent pouvant cacher la poursuite de la mort.

« Voilà où j'en suis! rumine le malheureux en son désespoir. Le brin d'herbe que j'écoute pousser, est-ce moi qui le mange, ou lui qui s'apprête à me faire manger ?... Mais aussi, pourquoi faut-il que cet usage sinistre de la gibelotte ait rendu notre sacrifice obligatoire à l'occasion de tous les banquets? Alors que de notre côté nous ne demandons qu'un peu d'air et de verdure pour nos plus belles réunions ?... Holà!... Cette tyrannie a assez duré. Lapins, nous ne pouvons nous laisser mettre plus lontemps à toutes les sauces par ces monstres d'hommes. Défendons-nous, vengeons-nous! »

A ces mots, le Rousseau dont la peur a fait un héros, bondit confier à son voisin de garenne, vieux brave à trois poils, sa volonté de changer la destinée de sa race, telle qu'elle lui est apparue aux mains des hommes.

Un éclat de rire du père lapin salue le discours du réformateur.

« Mon petit Rousseau, lui dit l'ancêtre, tu perds la tête et le voyage t'a brouillé la cervelle. Tu n'es pas le seul d'ailleurs à qui cela arrive. Il faut un cœur que tu n'as pas, pas encore du moins, pour se mêler aux choses du monde, pour en juger et surtout pour les changer... Hé! mon fils, toi si raisonnable, digne descendant d'honorables parents que j'ai connus et aimés, qu'avais-tu d'abord à déserter la lande commune; puis à forcer ce potager du village; à t'introduire dans cette cuisine; à fourrer ton nez dans cette casserole infernale ? Est-ce la conduite d'un lapin de bonne famille ? Non, mille fois non! Et au surplus, veux-tu que je te dise ? Qui m'assure que tu ne m'en fais pas accroire ?... Et puis, quand ce serait vrai, ce que tu racontes ne regarde pas les lapins. Entends-tu, le Rousseau ?... Ce n'est pas leur affaire... Tais-toi donc désormais, pour l'amour de Dieu! Garde secrète ton aventure, quelle qu'elle fut. Et si même tu le connais, *surtout* si tu le connais, ne révèle, à quiconque de la

garenne ou du terrier, le destin du Lapin. Ton devoir, Rousseau, le voilà. Jure-moi de le remplir. »

Le Rousseau jura et, en brave Rousseau que le malheur avait mûri, tint parfaitement sa promesse.

Or, voici qui est bien curieux. Du seul fait qu'il n'en parlait point, notre lapin philosophe ne songea bientôt plus à ses tristes découvertes dans le monde des hommes. Il a maintenant tout oublié de son voyage et il peut brouter à nouveau le serpolet des guérets sans penser au thym de la casserole.

— En aventures, gisent grands coups, disait mon grand-père.

— On ne prend pas lapin au tambourin, répondait ma mère-grand.

V

Le Coq

Ma tante Babette-Zoé d'Habay-la-Neuve qui attendait sa belle-fille à dîner, le dimanche de la Trinité, se décida à tuer son vieux coq pour le bouillon.

Elle mit du petit blé dans une forme à pain, monta sur le fumier de la cour et cria : « Tou-tou-tou-tou... » Les poules s'approchèrent, le coq suivit digne et fier de sa barbe rouge ; et tante Babette s'en saisit.

Ensuite elle fut prendre, dans le tiroir de la table, son plus menu couteau à peler les pommes de terre ; l'aiguisa au passage sur une marche des montées ; et tenant le coq serré entre ses genoux, elle chercha le bon endroit où

lui couper la gorge. Mais le cœur lui manqua. Elle rejeta la bestiole qui s'enfuit tout criant, aussi hagard et farouche à présent qu'il était lâché, qu'interdit et penaud l'instant auparavant. Et il courait deçà-delà, le cou tendu en avant, éperdu.

Mais peu à peu tante Babette reprit courage. Ayant remis ses lunettes, marchant sur ses bas, elle s'approcha du coq par derrière, son sabot à la main. Elle lui en asséna un grand coup sur la tête et l'oiseau tomba.

Elle fut quérir, dans la gueule du four, la mannette où séchait la provision de plumes, et pour ne pas salir la chambre fraîchement lavée, elle s'installa dans l'allée et se mit à la besogne. Elle pelait le duvet du ventre, mouillait son pouce de salive pour les plumes du dos, tirait à deux mains les pennes des ailes.

En travaillant, elle était tour à tour triste que son vieux coq fût tué et satisfaite qu'il fût si beau, si bien en chair, avec la cuisse où il

juchait, grosse, sans mentir, comme un poing d'enfant.

Souvent elle s'arrêtait pour le soupeser, l'estimant à quatre livres, une fois; et à cinq, l'instant après. Elle se disait aussi avec plaisir qu'il en resterait après le dîner, pour sûr, de quoi manger froid à souper.

Le soir tomba. Or, tante Babette, en été, n'allume pas sa lampe. Elle déposa donc le coq plumé sur la planche du dressoir, se proposant d'achever sa toilette demain, avant messe. Elle secoua les plumes de ses vêtements, gratta les petits poux de volailles qui couraient dans ses rides, se réchauffa une jatte de café, soupa et monta se coucher.

Et au matin, avec le jour, tante Babette se leva, fit son lit et, son pot à la main, descendit de sa chambre. Pour allumer son feu, elle jetait dans l'âtre quelque menu bois, quand elle poussa un cri. Couchée dans une corbeille à pain, toute serrée sur elle-même se tenait une bestiole extraordinaire, à peau jaune et bleue,

sans plumes ni poils, avec de gros os saillants, des bras en moignons, des griffes écailleuses, un derrière pointu et un long cou fripé. Tout à coup tante Babette distingua un bonnet rouge vif flottant et de petits yeux dorés qu'elle avait déjà vus ; et elle joignit ses mains.

C'était son vieux coq mal assommé et plumé qui, vivant encore, avait sauté, la nuit, du dressoir ici, et se chauffait.

Elle n'eut pas seulement l'idée de vouloir à nouveau le tuer. Tante Babette n'avait désiré que manger son coq et non lui faire du mal. Au contraire, il était si triste à voir, que ce fut en pleurant qu'elle l'enveloppa d'un fichu noué autour du ventre, avec le nœud sur le croupion.

Lui fournissant, chaque jour, du grain en abondance et de l'eau, elle le soigna au coin du feu comme un malade et ne le laissa voir à personne, pas même aux poules, en cette minable figure.

Durant l'été, il se rempluma d'un léger duvet et put enfin sortir. Sans sa queue,

content de vivre, il continua de chanter de son mieux.

Mais le dimanche de la Trinité de cette année-là, tante Babette-Zoé n'offrit, à sa bru, que du bouillon de bœuf.

— Tel est vif, qu'on croyait mort, disait mon grand-père.

— Qui attend les souliers d'un mort, risque d'aller pieds déchaux, répondait ma mère-grand.

VI

Les Anes

Devant mes fenêtres, au village, s'étend une place où les gagne-menu, au matin, arrêtent leur charrette en revenant du marché voisin, pour laisser reprendre haleine à leur âne. L'homme boit une chope au cabaret. Martin, philosophe placide, au tumulte de la rue qui s'éveille, remue les oreilles, clôt les yeux, lève sur la pointe du fer l'un ou l'autre de ses quatre sabots, rêve d'eau claire et d'avoine.

Oui! Mais la paix de ce monde n'est point durable pour les baudets. Car subitement et cependant tous les jours à la même heure, inattendu et inévitable, apparaît sur la place,

tel un diablotin sauté de sa boîte, le même gamin.

Je le connais. De derrière ma vitre, en me rasant le menton, je l'attends et, pour mes amis les ânes, je le crains. C'est un écolier, le sac de cuir au dos, la réglette de bois à la main, la casquette sur l'oreille, les yeux pétillant de malice, la bouche luisante d'audace et d'impudence.

Il s'approche, à l'aise, ici dans la rue comme chez lui et, sans hésitation, se plante nez à nez devant le premier âne de la file. Alors, les sourcils fronçés sévèrement, à haute voix claire, dure, impérieuse, sur un ton de commandement que le plus mauvais maître n'eut jamais pour le plus humble des serviteurs, il crie, catégorique et méprisant :

« Hi-han, baudet! »

Une fois, deux fois, trois fois, il répète son ordre d'une voix plus nette, plus haute, comme s'il voulait briser les carreaux luisants des bons yeux tendres de Martin :

« Hi-han, hi-han, baudet! »

Pour quel dieu terrible l'âne interpellé prend-il l'impérieux petit homme? En sa pauvre tête obscure d'âne, matelassée de laine, que s'éveille-t-il, à cet appel sans pitié?

Il se trouble. Ses oreilles se dressent, ses naseaux frémissent. Il essaie de résister, de secouer cet ordre, de dire non. Mais avant d'avoir pu reprendre haleine, un son de timbale crevée fait trembler les profondeurs de sa poitrine recouverte de peau d'âne. Ses yeux se révulsent; ses dents se découvrent, jaunes, énormes, régulières comme les pièces d'un dentier artificiel; ses pieds s'écartent; sa queue s'agite et se raidit. Et subitement, dans une crise, comme un orage qui crève, éclate l'effroyable musique de son braiement.

Il braît, il braît, il braît, ferme, dur, rauque, âpre. Il braît en montant, il braît en descendant tel le manche de la grande pompe qui, dans la cave, sous la main de la servante, secoue toute la maison. Il braît sauvage, ardent,

enragé, comme si, du coup, tout l'étonnement et en même temps toute la colère de tous les milliards de baudets qui ont jamais vécu, jaillissaient de son ventre par sa gorge.

A cette musique, ahuris, les autres grisons de la petite place s'éveillent, s'interpellent, se répondent, ne s'entendent plus. Puis chacun ne brayant plus que pour lui-même, c'est bientôt, dans le groupe des charrettes, un étourdissant charivari que plus rien ne pourrait arrêter ni couvrir; un vacarme discordant qui fait grelotter les vitres jusqu'au fond des chambres, et réveille les plus décidés dormeurs du Préau.

Quant à l'écolier au sac de cuir, satisfait de ses absurdes élèves, voilà longtemps qu'il a continué sa route, traversant fier et droit cette clameur; heureux d'avoir, ce matin encore, déchaîné le tumulte et fait enrager, une nouvelle fois, ces ânes qu'il retrouvera demain prêts à la même sottise, ce tas de baudets.

— Ce que pense l'âne, ne pense point l'ânier, disait mon grand-père.

— Petit bâton hâte bien grand âne, répondait ma mère-grand.

VII

Le Matou

Tante Tatagne a la plus jolie chatte du quartier, grasse (la chatte), ronde (la chatte), vêtue d'une robe épaisse, moelleuse, qui lui va comme un gant à une main potelée, et au surplus vergetée de noir, de gris et de blanc, avec l'harmonie subtile d'un beau dessin.

Menne a le museau plus frais qu'une houppe à poudre de riz. Douillette amie du silence et de la propreté, le désordre lui fait horreur, la violence la scandalise, les cris l'affolent. Et tante Tatagne, dans la petite maison parfumée de vétiver et de lavande, meublée d'acajou luisant et ciré, n'a rien eu à apprendre pour lui

plaire, possédant elle-même, à l'envi, ces douces vertus des chattes.

Le dimanche, elle se lève la première pour aller à la messe. Sans bruit, trottant menu, elle filtre le café, ouvre au laitier, met le lait à bouillir, verse dans une soucoupe le déjeuner de Menne qui fait le gros dos à ses pieds, et ronronne, la queue en l'air. La maisonnée dort encore et le parfum du café monte aux chambres par les corridors frais encore de la nuit.

Enfin tante revêt son manteau, prend son livre d'heures, ferme à fond portes et fenêtres pour empêcher l'intrusion de ces chats grossiers, toujours aux aguets sur les murs des jardins voisins et qui rôdent autour de Menne. Elle crie, dans l'escalier, à la cantonade:

« Je pars! Attention au matou! »

Elle s'en va et la porte claque avec un vacarme qu'on n'eût jamais cru une petite tante comme Tatagne capable de déchaîner.

Or, à cette heure, si le plus souvent c'est à

peine s'il fait jour, on voit cependant tout à coup quelqu'un dont brillent les yeux malicieux, descendre l'escalier de l'étage sur ses pieds déchaux. Les pans de sa chemise volent aux marches et il porte à la main la carafe de sa table de nuit. Franchissant le vestibule aux dalles glacées sans le sentir parce que le plaisir le réchauffe, il s'approche de la porte close de la cuisine et là, mettant son pince-nez et se baissant pour ne pas éclabousser, il laisse sur la pierre couler un tout menu rond d'eau, un rien, la valeur d'une petite commission de matou. Puis remontant l'escalier, son lorgnon dans une main et son carafon dans l'autre, il se recouche. Et entre ses draps, telle une carpe vive dans la poêle à frire, il se met à frétiller de rire.

La messe dite, rentre tante Tatagne. Elle ouvre l'huis et avant d'aller plus loin pousse la tête dans le vestibule. Depuis l'église, elle pense à son ennemi, au destructeur de sa joie, le matou.

« Est-il venu ? » se demande-t-elle. « Est-il venu ? »

Elle entre. Sur la dalle, devant la cuisine, elle aperçoit la flaque, la trace infecte de l'intrus.

« Il est venu! Il est encore venu! »

Mais comment, sans le phonographe, reproduire le ton de tante Tatagne faisant ses objurgations ? Comment, sans le cinéma, la montrer seule, dans le demi-jour du corridor, son livre de prières à la main, devant le liquide répandu ?

« Pour l'amour de Dieu, qui, qui m'apprendra par où pénètre ici cette bête damnée ?... D'où vient-elle ?... Où va-t-elle ?... Où est-elle ?... Sans doute c'est de nouveau (elle lève la tête vers les chambres à coucher) l'un ou l'autre de ces paresseux dormeurs qui sera descendu après mon départ!... Toujours la même histoire!... et malgré mes sempiternelles recommandations! Le négligent aura, une fois de plus, laissé la porte de la cour ouverte!... Oh Oh! si je le tenais... Venez voir, venez voir! »

crie tante Tatagne, désormais sans retenue et décidée à renverser la maison s'il le faut. Venez voir ce dont vous êtes cause, encore une fois. »

La famille accourt... Peut-être la famille, aux écoutes, se tenait-elle prête à accourir ? En tout cas, il y a la grand'mère qui rit dans son front, le père qui rit dans sa barbe, la mère et les enfants qui rient dans les lèvres, et la bonne qui a appris à ne plus rire, qui tous instantanément descendent la mine grave.

« Voyez! recommence Tatagne. Il est entré encore une fois! Encore une fois, on l'a laissé entrer ici!... Quel est le négligent qui n'a pas fermé la porte de la cour en sortant ? Je veux le savoir, je veux le savoir.

— Quel est le négligent ? demande la bonne-maman.

— Quel est le négligent ? demande le papa.

— Le négligent ? — Le négligent ? »

Les syllabes font le tour de la petite com-

mission du matou, de bouche en bouche, comme un bol à boire ou un air fugué d'opéra.

« Mais, interrompt tout à coup le père aux yeux malicieux, mais, tante Tatagne, dis-moi, es-tu certaine, parfaitement certaine, que ce soit ici... du matou ? Et il indique le liquide suspect.

— Si c'est du matou ?... Si c'est du matou ?... Mais demande-moi tout d'un coup si je suis folle!... Il est certain que c'est du matou!... Il faut n'avoir point de nez pour ne pas sentir l'infection qui règne ici!... Ouvrez la porte de la cour, Marie, ouvrez!... Il faut n'avoir point de nez!...

— Voilà! Je me le disais hier aussi... Je n'ai pas de nez, répond l'homme aux yeux malicieux. Pourtant, Tatagne, le flair si parfait soit-il, ne suffit pas pour définir, classer, déterminer absolument une chose... Au chapitre des nez, Tristram Shandy...

— Et moi, je dis que c'en est! répète tante Tatagne qui, pour terminer la discussion, bra-

vant tout respect, s'agenouille subitement à terre et penche la tête jusqu'au miroir de la flaque luisante.

— Tante, ne faites pas cela! hurle la maison, faisant mine de croire qu'elle va toucher du bout de son nez qui est mince, le corps du délit.

— Si, je le ferai!... Je veux vous prouver... » A un pied du liquide cependant elle perd courage... Elle ne peut le prouver, mais elle jure encore que c'en est... « Ah! que je t'attrape, matou du diable!

— Bast! Tatagne, dit la bonne-maman, ne te fais plus de mauvais sang. Dimanche prochain, je garderai les portes pendant la messe, et nous verrons bien...

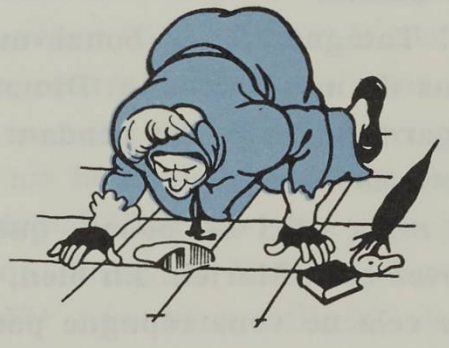
— Bon, mais d'ici là, pouah, quelle infection! Enlevez cela, Marie... Eh bien, quoi ? On dirait que cela ne vous répugne pas, à vous, Marie ?

— Moi, Mademoiselle, répond la fille en torchant la flaque, c'est tout juste comme si j'essuyais la vaisselle, Mademoiselle.

— Eh bien, moi, j'ai déjeuné, vous savez! Ah! quelle horreur!... Oh! l'infect animal!

— N'est ennemi plus venimeux que le familier cauteleux, disait mon grand-père.

— Il y a plus de trompeurs que de trompettes, disait ma mère-grand.



VIII

L'Oiseau Roc

Le locataire du second, M. Bonnet, est un célibataire aux cheveux gris et large figure rasée, carrée, d'un rose vif et bien uni. Il descend, le matin, en pantoufles de feutre et gilet à manches de soie, boire le café de son premier déjeuner à la cuisine en lisant « la feuille ». Il se sert lui-même, et quand il a fini, remet le pain dans l'armoire et le beurrier dans le coin frais.

Il n'a rien à faire; ni métier, ni emploi; et toute sa journée à lui. La ménagère peut en confiance le charger de veiller au feu quand elle est en ville, il ne le laissera pas éteindre. Les jours où il se rend à la

Caisse des Dépôts toucher ses rentes, il demande un coup de brosse avant de partir et c'est tout.

M. Bonnet est ainsi une sorte de parent gentil et discret qui paierait trente francs par mois pour rendre ses menus services au ménage de son hôte.

Or, un enfant est né dans la maison et sa venue a ravi le locataire. A la façon de ces chiens familiers qui se couchent sous le berceau des petits maîtres et montrent les dents aux intrus, M. Bonnet voudrait ne plus quitter le bébé. Il abandonne les canaris saxons qui jusqu'aujourd'hui ont fait sa joie. Il oublie la chasse aux mouches, le long des papiers de tentures, durant ses après-midi recluses et solitaires. Il délaisse même les parties de piquet du cabaret du coin.

M. Bonnet a appris la préparation exacte des biberons et des panades. Il ne recule pas devant la besogne d'un changement de langes. Mieux

que la mère, il sait endormir Pilou en chantant une berceuse qui n'est rien moins qu'une chanson de rameurs congolais, apprise dans ses voyages.

M. Bonnet, sur le pavement de la cuisine, marche à quatre pattes pour être à hauteur de Pilou; et l'enfant, pour assurer ses premiers pas, s'accroche aux larges oreilles de son ami.

Et le plus heureux, on ne peut dire si c'est la ménagère, le bébé, ou le M. Bonnet à sa tâche nouvelle.

Pilou qui grandit, aime les images. Le spectacle de ces choses, bêtes et gens collés en noir sur du papier, le transporte. Sans savoir parler, il dit: « Bébébé » pour les décrire, les jouer, les vivre; il y frotte le nez pour les flairer, et la bouche pour en manger.

M. Bonnet, de ses ciseaux minutieux découpe, dans les gazettes, toutes les images qu'il rencontre. Mais son imagination va plus

vite que le désir de Pilou, et c'est le vieux bonhomme, le plus gourmand, qui sans cesse en souhaite de plus belles encore et plus amusantes. Même, en cachette, il rêve d'une image qui ravirait l'âme du petit enfant de ce bonheur que lui-même ressent déjà.

Il y travaille dans sa chambre au second étage, le soir quand Pilou dort. Il recule sa lampe sur la table; et sur une vaste feuille de carton, avec un crayon rouge et un crayon bleu, il dessine, gratte, retouche une bestiole extraordinaire qu'il a baptisée: l'Oiseau Roc.

Roc a le bec du canard, la crête du coq, le jabot du dindon, le mantelet de coq de bruyère, les serres de l'aigle, la queue ocellée de l'argus du Japon. Roc résume, à lui tout seul, les splendeurs de tout ce qui vola jamais sous le ciel. Et Roc ne peut être trop beau, puisqu'il est destiné à Pilou.

Au dernier moment, M. Bonnet colle une allonge en carton pour étaler, plus au large,

une queue plus mirifique encore. Son œuvre finie, il prend du recul pour la contempler, bat des mains et regrette qu'il soit nuit, Pilou endormi et qu'il ne puisse aller lui montrer Roc à l'instant.

Enfin vient le matin. M. Bonnet descend le carton à la cuisine où Pilou, sur un coin de tapis, joue aux pieds de sa mère. Sur le seuil, avant d'ouvrir la porte, ayant toussé pour éclaircir sa voix, le bonhomme s'annonce par des roucoulements qui lui emplissent la gorge jusqu'au ventre, des cou-cou pointus, de larges quaq-quaq, de tonitruants cocorico, tous les cris d'une volière et qui ne sont pourtant que le menu ramage de l'oiseau Roc avant de paraître en scène. Il entre. M. Bonnet s'avance radieux sous le regard de Pilou intrigué par ce babil et braquant des yeux semblables à des rondelles de miroir.

S'agenouillant, abaissant sa grosse tête rose et blanche au niveau de la petite tête rose et blanche, M. Bonnet, tout à coup, lâche Roc en

liberté dans le concert de ses cris inouïs. Pilou voit le monstre multicolore. Ses traits se contractent et se chiffonnent. Il se renverse, il hurle, il trépigne. M. Bonnet redouble, étonné tout de même, d'une satisfaction si folle chez l'enfant. De toutes ses forces, il croasse, piaille, trompette, cacarde, siffle, en agitant dans l'air la peinture bariolée. Mais Pilou, à qui l'oiseau Roc, en réalité, fait une peur terrible, Pilou piaule plus haut et s'agite dans des convulsions.

« Monsieur Bonnet!... Monsieur Bonnet!... s'écrie la mère... Je crois que l'oiseau l'effraie... Monsieur Bonnet!

— Du bel oiseau ?... Pilou avoir peur du joli fifi ?... Pilou, Pilou!... Voyez l'oiseau Roc!... Voyez ses ailes rouges, son manteau bleu, sa queue verte jusqu'au bout et son joli bonnet... Pilou, Pilou, voyez, Pilou!... Quiquiriqui!... Cott-cott-cott!

— Monsieur Bonnet, je vous dit que Pilou est effrayé! s'écrie la mère perdant ses scrupules

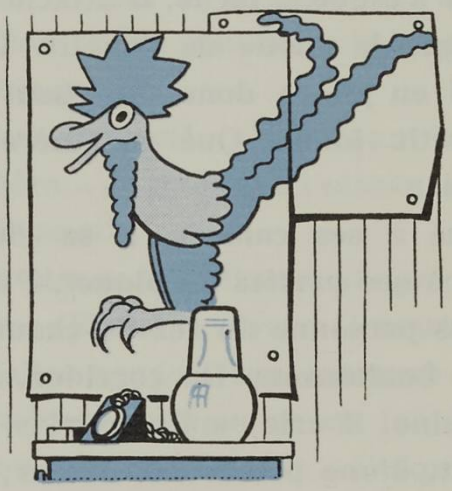
devant la face bleue de l'enfant. Monsieur Bonnet, je vous en supplie, cachez l'oiseau! Moi, je le trouve beau, vous savez. Mais il épouvante Pilou, je vous jure. Cachez-le, s'il vous plaît! »

M. Bonnet décontenancé, toussotte d'abord un peu, puis hausse les épaules. Enfin, il remonte dans sa chambre, remportant l'oiseau Roc. Il est « piqué », fâché. Il attache le carton colorié dans la ruelle de son lit. Un si bel oiseau! Il en jouira donc tout seul et Pilou est un petit idiot. Que sa mère l'amuse désormais!

Retourné à ses canaris, à sa chasse aux mouches, à ses parties de piquet, Pilou, ni sa mère, plus personne du rez-de-chaussée n'intéresse le bonhomme. Du corridor, à l'entrée de la cuisine, il crie: « Bonjour! » et passe. Cependant, d'une pointe de couleur, il arrive encore à M. Bonnet d'ajouter ici une plume, là une aigrette à son dessin; et l'oiseau Roc est devenu *son* jouet.

— De chiens, d'oiseaux, d'armes, d'enfants, pour un plaisir, mille tourments, disait mon grand-père.

— Les belles plumes font les beaux oiseaux, répondait ma mère-grand.



IX

Le Chien Tromkè

Tu veux donc entendre de nouveau l'histoire du chien Tromkè qui allait voir la petite vieille femme à l'Hospice ?... Et tout au long?... Et il faudra faire : « Hou! Hou! » comme lui ?...

Eh bien, la petite vieille habitait, dès l'abord, une mansarde où venait finir un escalier qui traversait la maison en tournant, se raidissant, s'étirant de la manière la plus bizarre et la plus amusante pour les locataires ayant de bonnes jambes, car pour l'ancienne, elle n'osait s'y aventurer qu'à la dernière extrémité. Non, elle ne quittait plus guère sa chambrette et toute sa compagnie c'était son chien.

Il s'appelait Tromkè. Il avait un ventre parfaitement arrondi et la peau tendue autant que celle d'un tambour, ce que signifiait son nom en bruxellois. Son pelage clairsemé était d'un brun havane. La tache de son museau commençait de grisonner, mais ses yeux restaient les plus douces topazes qu'on eût jamais vues. Comme ses dents devenaient mauvaises, il ne mangeait à l'ordinaire que du foie écrasé dans du pain trempé et un grain de sel.

Tromkè était gâté de caresses et peu obéissant. Il ne craignait pas de faire endêver sa maîtresse, et l'obligeait souvent, en plein nuit, de se relever pour lui ouvrir la porte. Pourtant, c'était ces jours-là qu'il avait sa plus grasse pâtée; et on doit soupçonner l'aïeule de l'avoir aimé comme un fils, c'est-à-dire le plus fort après qu'il avait été le plus mauvais sujet et avait le plus durement secoué son cœur. Le cœur des femmes, même des toutes vieilles, ne se plaît pas toujours dans la paix.

Après le dîner, quand Tromkè, de l'allure

d'un ventripotent bourgeois à qui pèse la trop bonne chère, descendait rôder sur le trottoir, sa bonne maîtresse le suivait des yeux jusqu'au tournant prochain, en se penchant à la fenêtre.

C'était une belle fenêtre. Il ne faut point regretter qu'elle n'eût pas de garnitures de rideaux, puisqu'on n'en voyait que plus haut et plus pur le ciel par ses carreaux.

Sur la tablette de pierre, dans un vase de terre cuite, achevait de se faner un plant d'héliotrope dont chaque tige restait soigneusement ligotée au tuteur. Du côté de l'ombre, il y avait la bouteille à l'huile encolerettée de papier gras, et le petit pot de grès pansu qui conservait, dans une moiteur molle très recherchée, le tabac finement râpé d'une carotte parfumée à la civette.

Et de là, jusqu'au plus loin, roulaient les vagues des toits bleus et rouges. On distinguait les bacs de zinc moussu des gouttières; les ponts minuscules des cheminées en poterie

bâillant en mille attitudes; les cordes où séchaient les loques au vent. Dans le puits de quelque cour, un bout de treille où grimpait un sarment de verdure et la tache sanglante des briques usées et écurées. Tout près, le tuyau d'un atelier venait cracher sa vapeur avec un bruit brusque, rythmé comme une respiration.

Si amusante que fût la fenêtre de la petite vieille, elle se trouvait, au surplus, un très commode poste d'observation. Au matin des dimanches, il ne manquait jamais qu'un voisin ou bien l'autre ne vînt solliciter la permission de suivre, d'ici, la rentrée de ses pigeons voyageurs partis en concours.

L'homme marchait sur ses bas; il retenait son souffle quand un de ses oiseaux s'abattait sur le toit, secouait ses plumes et brusquement faisant basculer le petit pont servant de clôture, plongeait dans le pigeonnier. L'homme, alors, s'encourait en renversant tout sur son passage, sans fermer la porte, ni remercier l'hôtesse de sa complaisance. Car les gens, du moment

qu'ils ont ce qu'ils veulent, perdent leur douceur et vous bousculent. Qui donc a obligé quelqu'un, qu'il se retire sur le côté et le laisse s'enfuir!

Pour le détail du logis de la vieille dame, les agaçantes ménagères qui frottent leurs cuisines du matin au soir, l'auraient peut-être trouvé un peu poussiéreux et désordonné. Ne croyons pas ces chipies. Regardons plutôt la petite vieille souriante, accroupie sur sa chaise basse, au milieu des choses usées et polies entre les doigts familiers. Leurs couleurs discrètes caressent l'œil; et leurs formes apaisées pénètrent l'âme d'une douceur tendre et bienfaisante.

Voilà la table de bois que les récurages ont rendue rêche et où court le relief en ovales des fibres plus dures. Sur un angle, une jatte de faïence à fleurs bleues est pleine de café au lait. Une tranche de pain couleur de soleil sur la paille, est bordée de sa croûte brune. Au bout de la lame d'un couteau à manche de bois noir,

une crotte de beurre éclate comme l'or... Et bonne-maman avance une main tremblante. La peau piquetée de taches est tendue sur les creux du dos amaigri. L'épiderme, mince comme une pellicule d'œuf, luit et laisse voir le lacis des veinules bleues.

N'est-il pas certain que les objets aiment l'ancienne et se pressent à lui tresser un cadre de sourires ?

Tromkè, sa promenade terminée, grattait à la porte. Il entrait, faisait quelques tours pour s'assurer que tout était bien resté en place; et la bonne-maman disait:

« Tromkè, je vais faire le café du goûter. »

Elle se mettait à l'œuvre. C'était du café d'un juste prix, qu'elle moulait lentement et finement en un moulin à trémie de cuivre bosselée qu'elle tenait entre ses genoux et dont la manique était une bobine dévidée. Elle secouait soigneusement la caisse pour qu'il n'y restât pas un grain de la précieuse denrée. Cependant, si la poudre y collait, elle disait:

« Le temps va changer », car c'est un signe de pluie. Puis, tout en brassant la liqueur (il faudrait rapporter ici les propos de la cafetière brune) :

« Te voilà, Tromkè! » murmurait la bonne femme. « Ah! le méchant garçon! Il passe sa journée tout entière dans la rue, et ne veut rien conter à sa maîtresse de ce qu'il a vu. Pourtant, j'en suis sûre, sur les trottoirs, il n'y en a que pour lui. Devant la première venue, Tromkè prend ses plus belles manières; mais pour la bonne-maman qui fait le goûter, non, jamais une parole! Ah! le brigand! »

N'allez pas vous y tromper. Les mots ne disent pas tout. Les propos de l'aïeule déguisaient mal son amitié pour le coureur à gros ventre, Tromkè le négligent.

Le soir tombait. La vieille soupait de deux pommes de terre rôties dans le poêle, puis se mettait au lit, tandis que le chien couché en rond dans son panier, bougonnant, ronchonnant, se retournait cinq minutes durant avant

de s'endormir. Certaines nuits, il marmottait entre ses dents jusqu'à éveiller sa maîtresse.

« Il rêve, disait celle-ci, à la chienne du papetier, qui a un paletot de drap bleu et un collier de grelots. »

C'était vrai. Tromkè souvent poussait aussi de gros soupirs tout en dormant et, d'autres fois, de petits rires. Les chiens sont heureux et se réjouissent en leurs rêves. Ils y souffrent et se plaignent à la façon des hommes. On en sait même qui, dans la veille, comme les hommes aussi, se plaignent sans réellement souffrir.

Telles, pour nos deux amis, les journées se chevauchaient l'une l'autre délicieusement. Tromkè était son enfant, à la petite vieille. Elle lui disait tout ce qui la touchait... Ah! s'il avait consenti à parler un peu plus, à être moins taciturne, moins bougon!

Ces cœurs simples vivent de rien. Le sentiment de la douce amitié est assez pour les nourrir.

Cependant, la félicité des compagnons ne

devait pas durer. Un jour, une fille mariée de la petite vieille vint annoncer qu'après bien des sollicitations, allées et venues, à l'aide de nombreux « papiers » couverts de signatures de gros messieurs à chaînes d'or, elle avait obtenu que sa mère entrât à l'hospice.

C'est un asile pour les grands-mères qui sont pauvres ou que leurs enfants n'aiment plus. Elles y viennent mourir quand leurs yeux sont usés et leurs longues mains jaunes engourdies.

Elles ne peuvent apporter là rien de chez elles. On les reçoit, on les case, on leur lit le règlement dit « d'ordre intérieur » et chacune a sa place où elle vit. C'est très vite arrangé.

Petite grand'maman fit ses adieux à Tromkè. L'ingrat! Le nonchalant d'aimer! C'est à peine s'il rentra assez tôt ce jour-là pour recevoir des caresses si tendres, des baisers si affectueux. Elle s'était mise à genoux, car il ne voulait pas se laisser toucher. Pour le rattraper, elle se traînait à terre, en vain d'ailleurs, n'y voyant plus dans ses larmes. Il répondit deux

ou trois fois: « Hou! Hou! » et s'enfonça dans son panier. Le vaniteux, en un si triste moment, ne pensait qu'à paraître fort et faire croire qu'il était indifférent au départ de l'ancienne. Cependant, quand il vit se refermer sur elle la porte du grand bâtiment aux cent fenêtres, il ne put se retenir d'aboyer. Mais sa maîtresse ne l'entendit pas, et ce fut la punition de Tromkè. Car le bon Dieu punit les chiens aussi quand ils l'ont mérité.

Le lendemain, on débarrassa la mansarde et Tromkè passa dans le ménage de la fille, où on l'acceptait parce qu'il était très vieux et ne pouvait guère, pensait-on, tarder à mourir. On lui donnait une fois par jour sa pâtée, et qu'il s'encourût à droite ou à gauche, personne ne s'en inquiétait. Plus d'affectueuses réprimandes et s'il grognait, on le battait. Ah! C'est alors qu'il regretta le départ de la bonne maîtresse.

Or, celle-ci était installée dans le grand bâtiment de cette petite rue qui monte si fort,

bordée de murs couverts d'affiches bariolées, autant que de maisons. De-ci de-là, un arbre de jardin passe la tête et secoue ses branches pour faire signe bonjour.

La haute porte est close; les rideaux des fenêtres sont régulièrement tirés. Ainsi que les baies symétriques, l'intérieur de l'hospice est parfaitement rangé. Le balancier y découpe la journée en menus morceaux tous pareils.

Cette vie à l'ordonnance fut d'abord fort pénible à l'ancienne. Quelques jours, elle resta dépaysée tout à fait.

Dans son costume de pensionnaire, elle ne savait trouver son mouchoir ou sa tabatière. La bride de son bonnet noir la grattait au menton.

Elle n'avait plus rien à faire. Jusqu'à son café, on le lui donnait tout chaud. Elle ne pouvait que tourner ses pouces; ses compagnes, les autres vieilles, gardant avec jalousie le moindre bout d'occupation qu'elles avaient trouvé. Alors

elles se serraient dans leurs coins, en répétant d'une bouche méprisante :

« Une telle, quelle paresseuse! Toujours les bras ballants! »

Et notre petite bonne-maman commençait à se ronger quand une pensionnaire vint à mourir, ce qui fit qu'elle obtint d'éplucher les légumes à sa place.

Tous les matins, les herbes arrivaient du marché, mouillées encore de rosée, dans les cuisines. L'éplucheuse croquait un bout de navet ou un cœur de laitue, une petite carotte ; histoire de se rendre compte de la qualité des denrées et elle pouvait dire avec satisfaction, à haute voix :

« Comme je suis occupée! Non, aujourd'hui, je n'aurai pas fini ma tâche... Ah! ne me parlez pas! »

« Ploc! Ploc! »

Les morceaux tombaient, dans l'eau du bassin, à ses côtés. Elle remontait son tablier,

rassujetissait ses lunettes. Certes, il n'y avait pas à perdre une minute.

La seule distraction qu'elle se permît était de relever parfois un coin du rideau et de jeter, à la dérobée, un regard dans la rue, histoire de se dégourdir les jambes.

« La voisine d'en face est une parfaite ménagère », disait-elle, « comme j'étais jadis... Le trottoir et le pas de sa porte sont nets à toute heure du jour... »

Cependant, Tromkè était à la recherche de sa maîtresse dans la ville. La liberté où on le laissait à présent, touchait à l'abandon. Il le sentait amèrement et à part soi, se représentait le tort qu'il avait eu jadis si souvent de bouder à sa bonne maîtresse; et de ne répondre que par des grognements à ses tendres caresses.

Où la trouver maintenant? Infatigable il allait, allait par les petites rues de l'environ... Il entra chez la « verdurière » où la vieille, si longtemps, avait pris ses provisions. Elle n'y était pas. Non plus au cabaret du *Cheval*

Blanc, où elle buvait parfois un verre de faro. La laitière l'ayant chassé du corridor de sa boutique où il pensait s'installer pour ses recherches, Tromkè s'attardait de préférence aux carrefours. Là souvent il s'arrêtait et, désespéré, jappait longuement, d'une manière plaintive en tournant la tête de tous côtés.

Or un matin, tout à coup, la vieille qui pelurait les légumes à l'hospice, reconnut sa voix. En tremblant d'émotion, elle ouvrit la fenêtre et se pencha vers la rue.

« Tromkè, Tromkè, mon amour! » cria-t-elle en joignant les mains sur son menton.

Le chien leva la tête et apercevant sa chère maîtresse, il se mit à courir en rond sans pouvoir articuler un cri. Au milieu du pavé, il allongeait les pattes de devant, battait le sol de sa queue et bondissait. Enfin, il se mit à aboyer, tandis que petite bonne-maman claquant des mains, penchait la tête à droite puis à gauche et répétait:

« Tromkè, Tromkè, mon amour! »

Ils restèrent longtemps dans cette posture. Elle s'enquérait de nouvelles et racontait ce qu'elle faisait. Il écoutait en murmurant doucement, ou se mettait brusquement à tournoyer en gambadant. Ensuite, ils se dévisagaient l'un l'autre, muets et attendris.

Tromkè s'étant approché du mur, l'aïeule se pencha pour le toucher. Mais quoiqu'elle fût au rez-de-chaussée et que Tromkè se fût dressé sur ses pattes et tendît le cou, elle ne put l'atteindre. Un second essai de caresse ne fut pas plus heureux. C'est alors que grand'maman eut vraiment une bonne idée. Prenant son bâton, elle y attacha son mouchoir, quoiqu'il fût maculé de tabac, et du bout de son drapeau, elle se mit à caresser longuement Tromkè. Enfin, elle lui dit de se lever, d'être raisonnable et de s'en retourner bien sagement à la maison. Il partit et elle referma la fenêtre.

En se rasseyant, la vieille frotta le brouillard qui obscurcissait ses lunettes et s'appliqua à ses légumes sans une larme. Il est vrai qu'elle

ne cessa d'agiter les lèvres minces de sa bouche édentée durant cette merveilleuse journée où Tromkè l'était venu voir de si loin, et tout seul!

Chaque jour désormais, Tromkè se remettait en route pour l'hospice. Au coin de la rue, proche le mur fleuri d'affiches jaunes et roses, il criait:

« Heuw! Heuw! » Quelques pas plus loin: « Heuw! Heuw! »

J'arrive, cela voulait-il dire. Enfin, devant la fenêtre, il s'asseyait et répétait:

« Heuw! Heuw! Heuw! Je suis ici, bonne maîtresse. Tromkè vient vous dire bonjour. Ouvrez! »

La petite vieille tirait le carreau, tenant dans une main son couteau de cuisine, dans l'autre la pomme de terre d'où pendait le tire-bouchon de la pelure.

« Ah! Ah! disait-elle. Te voilà, Tromkè? » Et de causer.

Tromkè revint tous les jours.

« Te souviens-tu, Tromkè, du panier rond où tu couchais sous mon lit ?

» — Heuw!

» — Et du liard de foie que j'achetais pour ton dîner ?

» — Heuw!

» — Et de ce soir où tu ne rentras pas et où je te cherchai, par tout le quartier ? Tu étais blotti dans l'allée des *Trois Perdrix.* Tu attendais le papetier qui buvait son verre au cabaret, accompagné de sa jolie chienne frisée... Ah! coquin! Je dus te saisir dans mes bras, tu me mordais et te voulais sauver pour courir à ton péché!

» — Heuw! Heuw! »

Les pensionnaires de l'hospice connurent bientôt la visite que recevait leur compagne. Elles voulaient voir Tromkè et chacune, pour lui, conservait un morceau de sucre candi de son déjeuner. Quand il arrivait, ces vieux visages ridés, dans le cadre de la fenêtre, n'exprimaient qu'un sourire. Bientôt, de son côté, il put les

distinguer. Il jappait aux caresses que l'une après l'autre elles lui faisaient par l'intermédiaire du mouchoir à la crossette...

Si bien que peut être, on le chérit trop. Sans cesser d'aimer ses amies de l'hospice, Tromkè en cela déraisonnable comme un homme, peu à peu tint moins à ces mignotises qu'il ne devait plus solliciter. Il oubliait les tristes jours où il les mendiait; et pour peu qu'on le faisait attendre à la fenêtre, il reprenait ses airs boudeurs et dédaigneux.

Un jour, il ne ramassa pas un morceau de sucre qu'on lui avait jeté. Un autre, il s'en alla, en pleine conversation, semblant prétexter un rendez-vous et laissant les vieilles morfondues le rappeler en vain en lui faisant des signes. Des absences de trois et quatre après-midi se passaient entre ses civilités, parfois sans qu'il s'en excusât, sans un mot de regret.

Pleine de tristesse, petite bonne-maman lui dit, un jour, d'un soufffe de voix:

« Tromkè n'aime plus sa maîtresse, si vieille

pourtant et si malade. Tromkè qui ne vient plus la visiter qu'à contre-cœur, Tromkè devrait penser qu'il ne la verra plus longtemps! »

Or, si le chien n'était que léger à la façon d'un enfant gâté, il n'était pas méchant. Les paroles de sa maîtresse l'avaient si vivement touché qu'il se promit de ne plus retarder d'un moment ses visites. Le lendemain, il quitta donc sa maison pour être avant l'heure à l'hospice.

« Je veux montrer à ma maîtresse que je l'aime toujours », disait-il, en balançant la queue et se hâtant, dans le feu de ses bonnes résolutions.

Ah! pourquoi trouva-t-il, au seuil du cabaret des *Trois Perdrix*, la chienne frisée du papetier ? Elle attendait, dans l'allée, son maître qui buvait du lambic.

Tromkè, il faut le dire à sa décharge, passait outre. C'est elle qui fit: « Hou! Hou! » Alors seulement, il tourna la tête; mais ce n'était que pour saluer.

« Hou! Hou! » répéta la coquette. « Eh bien, Tromkè ? Est-ce de telle façon qu'on témoigne, aujourd'hui, à la Frisée, cette tendresse qu'on se mit si souvent en peine de lui démontrer ?... On voulait lui en faire accroire, alors qu'on n'est qu'un volage galant. En ce moment même, Dieu sait où l'on court! »

Mais voilà, comment expliquer à une chienne en paletot de drap, qu'on est pressé, qu'on va voir à l'hospice sa bonne-maman qui est vieille et malade ?

« Avec un petit pot de beurre, un paquet de galettes, n'est-ce pas, et une bouteille de vin ? »

Non! C'est une autre histoire.

Justement, voici sortir du cabaret le papetier. Il s'essuie la bouche, fait: « Broum! Broum! », d'un air important, tire un bon coup sur sa pipe et siffle sa chienne.

Piqué dans son amour-propre, Tromkè suivit la Frisée. Il voulut lui glisser deux mots d'explication à l'oreille, et s'en aller. Mais la coquette le regardait s'approcher, et à

l'instant qu'il allait la toucher, sautait de l'autre côté de son maître. Tromkè la suivait en zigzagant et l'heure passait.

« A présent, se disait le vieux naïf, je devrais être devant la fenêtre. Petite grand'maman m'y attend... A ce moment, disait-il quelque temps après, il est trop tard. Je manque à ma parole, au lendemain même de mes serments! Que pense-t-elle ? »

« Hou! Hou! » faisait la chienne du papetier. « Mais quel air penaud vous avez aujourd'hui, monsieur Tromkè! A votre mine sombre et vos oreilles basses, je croirais que vous ne nous suivez qu'à regret... Est-ce pour fuir que vous guignez les rues latérales ?... Allez-vous-en donc! Rien ici ne doit vous retenir; car, en vérité, je n'accorderai la moindre faveur à un malotru qui ne me rend ses respects que d'un air contraint et de mauvais cœur! »

Il avait tout manqué, n'avait eu son désir, ni tenu sa promesse. Et le cœur des chiens est tendre. Celui de Tromkè pleurait.

Il faisait presque nuit quand il arriva devant l'hospice. S'asseyant devant la fenêtre, il fit: « Heuw! Heuw! » doucement, comme en riant; comme en se riant d'une farce innocente qu'il aurait, par amitié jouée à sa bonne vieille maîtresse.

« Heuw! » un petit tour, « Heuw! Heuw! », qu'il se gardait bien de laisser durer...

Mais elle ne se montrait pas à la fenêtre où, dans les ténèbres s'épaississant, on voyait peu à peu apparaître une lumière qui semblait dormir tout au fond de la chambre.

Tromkè ne s'impatientait pas. Il recommençait d'appeler l'aïeule avec douceur et plein de soumission, fermant les yeux, les détournant durant quelques secondes; puis fixant brusquement la lueur pour voir si elle n'avait pas bougé; tout comme si notre pauvre Tromkè voulût se redonner ainsi de l'espoir, un instant.

La lumière au fond de la chambre resta immobile, muette et impitoyable toute la nuit.

A la pointe du jour, Tromkè se décida à s'en retourner.

Il revint à son poste d'observation l'après-midi, et le jour suivant, puis après et après. Posé sur son derrière, il aboyait à la fenêtre fermée.

Une figure parut, un jour, le rideau tressaillit et Tromkè allongea les pattes pour bondir en avant. Hélas, ce ne fut pas la voix chérie de sa maîtresse, ce fut une voix étrangère qui cria, dans la chambre, à la cantonade:

« Eh, venez donc voir! C'est le chien de Caroline qui aboie dans la rue... » Puis s'étant approchée, la voix continua:

« Tromka » — en estropiant son nom — « tu ne sais donc pas que ta maîtresse est morte? Elle t'a longtemps attendu, l'autre jour et tu n'es pas venu... »

Douleur de la perte et désespoir du remords, Tromkè avait fini. Peu après, il alla rejoindre son ancienne.

Au paradis, les bons chiens se reposent sous

les pieds de leurs maîtres, comme sur les tombeaux, au bout des effigies de pierre, veillent étendus les lévriers. C'est saint Roch qui a le plus beau chien.

Ainsi, sans doute, Tromkè est-il là-haut près de bonne-maman, à jouer toute la journée avec le roquet sacré, et ne faisant comme il convient, en si beau lieu, que des « carabibis » de Hal dans du papier...

Petits ou grands, dans la vie, il faut sourire à ceux qui nous caressent, bêtes ou gens.

— A pauvres gens, petits souhaits, disait mon grand-père.

— Contentement passe richesse, répondait ma mère-grand.

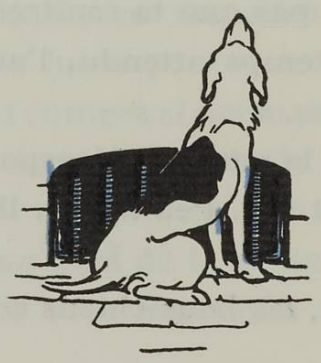


Table des Contes d'Animaux

		Pages
1.	Le Canari	7
2.	La Souris et le Pois sec	17
3.	Les petits Poux	29
4.	Le Lapin	41
5.	Le Coq	55
6.	Les Anes	63
7.	Le Matou	71
8.	L'Oiseau Roc	81
9.	Le Chien Tromkè	91

sur les presses de l'imprimerie de l'Office de Publicité le 15 décembre mil neuf cent trente-huit

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE